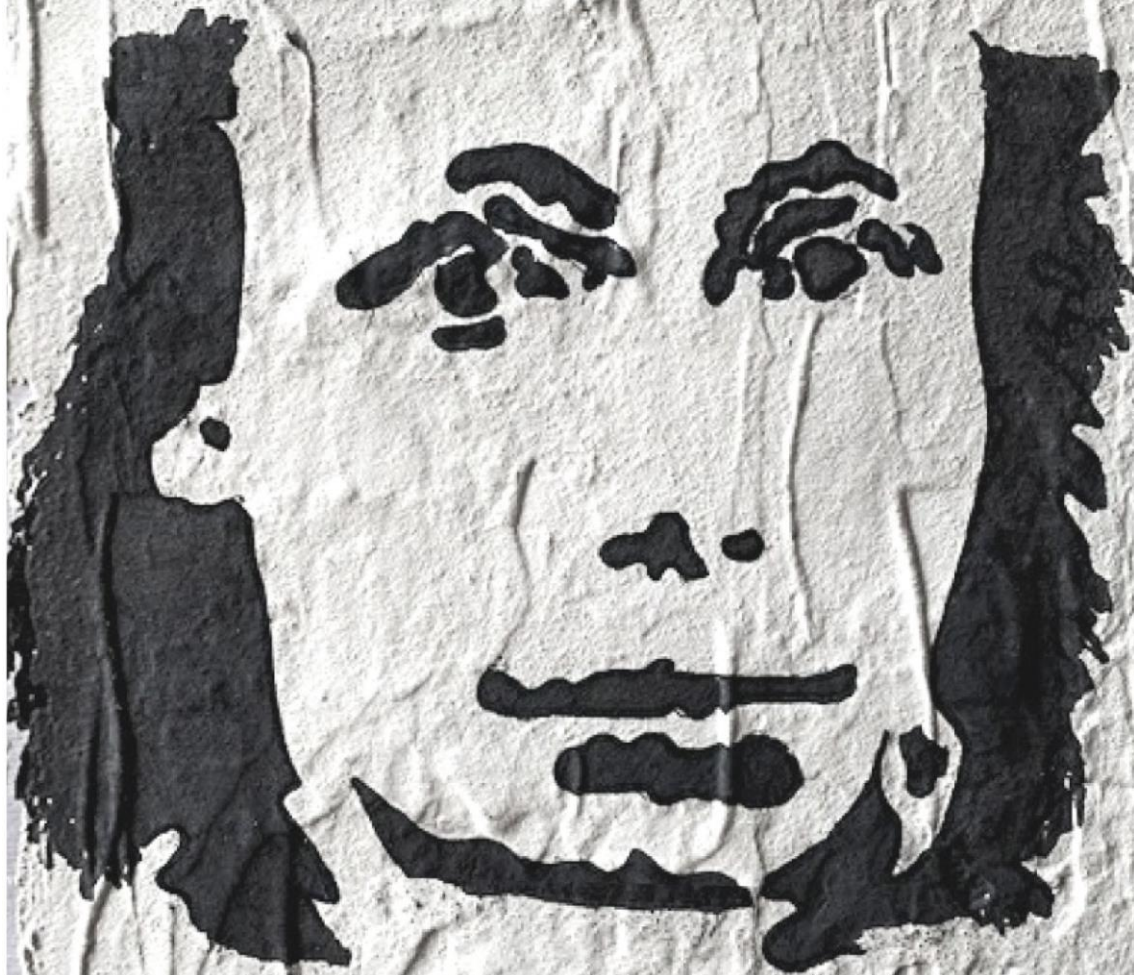


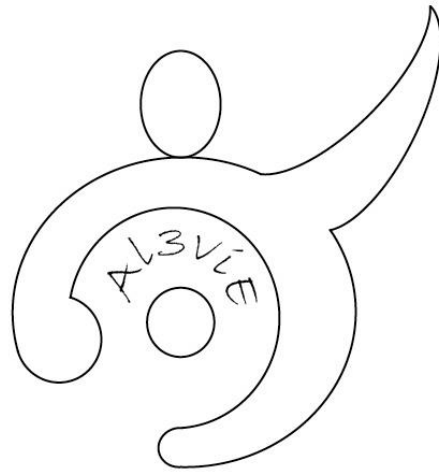
Louise Michel

c'est à cause de ce maudit pouvoir que
je suis anarchiste

édité par Anna Maria Farabbi



ALBUIE



AL3VIE

www.al3vie.com

info@al3vie.com

Louise Michel

C'est à cause de ce maudit pouvoir que
je suis anarchiste.

Par Anna Maria FARABBI

7	ANNA MARIA FARABBI, Pour mieux comprendre l'œuvre et la personnalité de Louise Michel
17	Devant le sixième conseil de guerre (1871)
21	Devant la Cour d'assises de la Seine (1883)
25	LIVRE DU BAGNE (1872-1880)
27	La réhabilitation, l'épidémie du crime
29	LIVRE D'HERMANN (env.1865)
31	Du conscient à l'inconscient
37	PRISE DE POSSESSION (1890)
45	D'APRES SA CORRESPONDANCE
57	LA COMMUNE (1898)
91	LEGENDES ET CHANSON DE GESTES CANAQUES (1885)
95	MEMOIRES DE CALEDONIE (1887)
97	Chansons des prisonniers
99	A TRAVERS LA VIE ET LA MORT (1850-1901)
101	ALBUM DE JEUNESSE (1850-1860)
101	Amour d'enfant Bébé d'amour
102	Aux ennemis

103	La Marseillaise noire
104	Le peuple
107	LES ANNEES TERRIBLES (1871-1872)
107	A mes frères
108	Le vautour
110	Les œillets rouges
111	Hiver et nuit
112	LIVRE DU BAGNE (1873-1880)
112	Bouche clouée
112	Dans les mers polaires
113	Nymphe océane
114	Sous les marées
114	Le cyclone
116	GERMINAL (1881-1901)
116	Marie Ferré
117	La chanson
117	Le Breton
118	Chant international
120	Les temps héroïques
123	ŒUVRE POSTHUME
123	A ma grand-mère
125	Nox
125	Sylvia
129	MEMOIRES (1886)

PEU DE LIGNES POU LOUISE MICHEL

Chacune des traductions que j'ai réalisées a été consécutive à une étude complète de l'œuvre en lien à la personnalité de l'artiste : immersion, entrelacements, méditation, travail dans les deux langues avec responsabilité, avec rigueur et passion pour la création de ce lien.

Louise Michel respire à côté de moi, pour son impétuosité généreuse et sa capacité de vaincre non seulement les racines du pouvoir mais aussi la dynamique culturelle de ses compagnons de voyage, souffrant très souvent des mêmes caries dont ils accusaient le pouvoir.

Le pouvoir contamine dans ses modalités relationnelles, simplificatrices, autoritaires, définitives et patriarcales. Cette maîtresse nous enseigne, dans toute sa tension dramatique, une énergie proactive, humanitaire et une capacité décisionnelle. Un besoin, le sien, d'agir au sein de l'humanité dans une ouverture séminale. En la racontant.

Elle n'a pas peur de la mort du moi sujet. Elle a peur de la mort du nous collectif.

Son accueil pour les derniers ne connaît pas de limites : il est stimulé par la pensée, par le désir, par la nécessité de bon sens, par la joie de partager, il se déverse dans une écriture qui dans ses tourbillons prend une tournure familière. Sa main très rapide manque de lime ; une main, la sienne qui arrache l'écriture à partir de l'air, puis elle la plante sur une feuille entre les différents transits de sa vie. Louise Michel dénonce les cannibalismes de la société, elle voit l'existence de nouvelles approches sociales capables de former pour pouvoir dynamiser, inclure et intégrer. Elle accuse la paresse de celui qui renonce autant que l'arrogance de Créon. Cela ressemble bel et bien à de l'anarchie en ouvrant elle-même des portes, en exposant son propre corps face à un canon chargé d'un fusil ou bien devant un peloton d'un procès : elle répond comme une pauvre, désarmée, avec une parole honnête, consciente et directe. Le nous collectif chez Louise Michel ne permet pas d'ombre. Ils sont tous là : les aveugles, les sourds, les enfants très pauvres, les créatures idiotes les définissant ainsi pour indiquer leur très tendre fragilité défavorisée, leur souffrance psychique tel un tatouage mental de leur propre exil intérieur et social. Mais encore : les prostitués, les prisonniers exclus, même la population colonisée de Nouvelle-Calédonie, anthropophage, barbare, non asservie. Sa veine compatissante reste laïque. Toute la question est là. Ceci est sa modernité féconde, ceci est sa dictée politique, sociale, culturelle, existentielle.

Elle croit dans le nous collectif.

L'œuvre sur laquelle j'ai travaillé, après avoir logé au Ponte Editore en conjonction avec le Fonds Walter Binni, elle traverse désormais AL3VIE (AUTRES CHEMINS).

Ce parcours ultérieur a du sens. Comme pour l'expérience de la première publication, encore une fois, je remercie Lanfranco Binni, chez qui se greffe la voix de Walter Binni et Aldo Capitini. Je remercie également Raffaella Polverini pour la suite du voyage.

Les maîtres et les maîtresses, on les a dans la peau. On en assume leur héritage. On crée alors un bon papier pour les diluer dans l'encre afin qu'ils puissent continuer à avancer.

On expérimente une joie, une grande joie, lorsque, au travers de nos mains pensantes et de nos heures passées, de nouvelles rencontres prennent

En pénétrant dans l'œuvre et la personnalité de Louise Michel

Une des œuvres qui habite dans mon corps et dans laquelle je travaille intérieurement, s'intitule Un monde disparu de Roman Vishniac : il s'agit de pages d'écriture sur la lumière, de photos tirées entre 1934 et 1939 en Europe de l'Est, et qui marquent les conditions déjà extrêmes du peuple juif. Vishniac a ramené avec lui aux Etats-Unis, beaucoup de négatifs en les cousant dans son costume, en prenant des risques pour sa propre vie à cause des perquisitions de la Gestapo. Parmi les 16.000 photos tirées, peu d'entre elles ont pu être sauvées. Son obsession : se battre contre l'oubli en portant témoignage, de telle sorte que le sens profond des choses continue à vivre et à se diffuser. Parmi ses photos, une en particulier est frappante : tirée à Lublin* en 1937, elle est intitulée Le porteur d'eau. Il en a écrit lui-même une note : « le porteur d'eau avait beaucoup de mal à ne pas renverser sa charge. Parcourir la distance d'un mille sur les cailloux du pavé puis monter jusqu'au troisième étage. Sa paye consistait en une pièce en cuivre, la plus petite. Comment faisait-il ? Je ne le savais guère. J'ai essayé de faire pareil que lui mais j'ai renversé un tiers d'eau, si bien que la femme a refusé de me payer ».

Au cours de ma recherche artistique, j'ai assidument travaillé sur les profondeurs et les extensions de la langue italienne. Que ce soit dans les profondeurs existentielles où dans les extensions possibles (la répétition est voulue), une tension est attestée où la création poétique passe de la feuille au corps, et vice et versa, en une limpide intégrité éthique.

C'est avec Vishniac que je partage ces sentiments : la valeur précieuse de son ouvrage, sa création, son honnêteté, sa rigueur, sa passion et l'intensité d'un voyage voulant porter l'ouvrage des autres, dans la netteté lucide des choix sur lesquels investir son propre engagement, à la fois artistique et poétique, qui sont les deux domaines d'expression désormais ancrés en moi. La traduction et le soin des œuvres d'autrui ont à mon sens, toujours eu, ce genre de connotations fortes, tout en étant moi-même consciente de renverser, en toute connaissance de cause, un tiers de l'eau.

A partir de ce regard sur mes travaux, j'ouvre tout grand les yeux de mon lecteur sur le visage de Louise Michel. Sa photo de 1871 à la page 16 le révèle bel et bien : un visage net, direct, aigu, singulier, au regard droit. Je l'ai choisie, elle, parce que sa vie et sa plume ont vécu dans un même corps, avec à la fois une puissance laïque et anticléricale, explosive et charismatique. Je l'ai choisie parce que sa détermination révolutionnaire renverse tout pouvoir occlusif et exclusif sanctionnant le droit de chaque individu voulant vivre en croissance intellectuelle et en dignité économique. Je l'ai choisie parce qu'elle met en pièces la prévarication machiste voulant hébéter la femme ou voulant la prostituer dans des schémas de séduction et d'exploitation. Je l'ai choisie parce qu'elle dévoile aussi bien la stupidité d'un peuple toujours influençable que l'opportunisme absolu de ces hommes politiques attachés uniquement à une possession

cynique de leur fauteuil. Je l'ai choisie parce qu'elle explore des expériences complexes telles que les maladies mentales ou la prison, en les vivant personnellement et en proposant des solutions possibles pour en récupérer et en solliciter la moindre qualité. Je l'ai choisie parce qu'elle casse toutes les barrières entre son propre ego et l'étranger, qui en plus d'être colonisé, est anthropophage, permettant ainsi un dialogue d'écoute, de respect, de réciprocité en apprenant la richesse de l'autre culture et en redistribuant la sienne dans son enseignement. Je l'ai choisie parce qu'elle prend position avec une profonde transparence ainsi qu'un redoutable naturel, à côté des plus humbles, des enfants, des personnes âgées, voir même des animaux. Je l'ai choisie parce qu'elle discerne un sens cosmique de l'existence dans son devenir, en relativisant tout caractère absolu et en cassant les codes de la rhétorique.

Par-dessus tout : Louise Michel considère la société comme un seul corps organique dans lequel chaque vie végétale, animale ou minérale, quelle qu'elle soit, a droit d'exister, et pour le respect duquel, il est nécessaire de se battre, en arrachant toute forme de tergiversation, fatalisme et indifférence.

J'ai donc cru nécessaire ramener ce feu féminin en Italie, d'ailleurs encore très peu connu quand bien même actuel et stimulant, dans un climat de confusion, de décadence et de dévalorisation générale.

L'anthologie des textes ici proposés, peut se considérer comme une carte mentale, dans laquelle s'approfondissent les voies de l'écriture et de la vie de Louise Michel. Dans l'étendue des œuvres telles que *La Commune* et *Mémoires*, j'ai choisi, pour des raisons d'espace, une cordée de passages tout en éliminant et sautant des pages. Par ailleurs, la personnalité d'un seul texte traduit par moi, rassemble avec charme le poids de tout le reste du livre dont il est tiré. Il en devient le point lumineux. La palette de l'éventail lyrique se fait de manière chronologique à travers les poésies les plus significatives.

Dans son ensemble, le paysage entier de cette œuvre s'étend aux yeux du lecteur tout en gardant une fluidité narrative et lyrique et dans un rythme pouvant scander et nouer action, pensée, pression, tension individuelle et collective. Il n'y a pas de mot qui ne soit imbibé de la prégnance sanguine de Louise Michel.

En ce qui concerne le critère de la succession des textes, j'ai travaillé en tenant compte du cadre temporel de leur création. Toutefois, les deux premières propositions me permettent de commencer directement par la présence de l'écrivain elle-même, en une perçante et désarmante apparition : c'est bien sa voix, ce n'est même pas sa plume, cette voix séminale qui fait taire tout d'un coup le ton accusatoire du pouvoir.

Vierge rouge, sainte laïque, la louve assoiffée de sang, la bonne Louise, la grande citoyenne, la grande reine de la lumière : juste quelques-uns des noms évoquant Louise Michel comme l'un des personnages les plus intéressants du XIX siècle, dans sa détermination anticipatrice de celle que sont les futures conquêtes intellectuelles, personnage des plus passionné dans la lutte, fière féministe anarchique, écrivaine et poétesse.

L'intégrité de sa personnalité ne sépare pas action, pensée et écriture, pour rendre son engagement civique et politique corporel, au travers d'un témoignage quotidien tangible, transparent, pratiqué dans chaque lieu de la société, avec tout individu. Sa lecture sociale est vibrante, sans fioriture, dénouée de rhétorique illusoire et elle sanctionne de manière irrévocable et péremptoire le droit humain de réagir et lutter, coûte que coûte, pour sa propre dignité.

Sa vie et ses œuvres nous permettent de parcourir une tranche fondamentale de l'histoire culturelle, politique, sociale française et européenne. Sa voix se croise avec celle d'autres grandes personnalités de

l'époque, parmi lesquelles Victor Hugo, Auguste Blanqui, Théophile Ferré, Jules Vallès, Eugène Varlin, Nathalie Lemel.

Je mentionne ici quelques trames thématiques vécu par elle et qui sont gravées aussi dans une écriture, la sienne, créée toujours d'une main autobiographique, pleine d'inquiétude et poussée par une main urgente et alerte, qui n'a pas le temps ni la patience d'être relue ni affinée.

Voici les points cruciaux: la qualité didactique des enseignants ainsi que les cours d'études qui auraient dû être ouverts, selon elle, sans distinction, à des étudiants garçons ou filles de toute sorte ; le respect pour les droits des animaux face aux vaines spéculations pseudo scientifiques ; le respect et la considération envers la culture de tout peuple, en lui reconnaissant toujours sa valeur ; l'analyse approfondie des origines et des problématiques de la déviance, en proposant des solutions et traitement encore aujourd'hui actuels, en particulier pour les individus incarcérés, pour les prostitués, pour les malades mentaux et pour les enfants retardés ; une lecture sociale de la vie du prolétariat, avec des revendications des droits fondamentaux en faveur d'un rythme de travail adapté; des études et des expériences de psychothérapie et de psychobiologie, néologisme inventé par elle; des réflexion sur la pédophilie ; la lutte aux préjugés racistes et sexistes; une analyse des conditions de la femme avec une approche très ouvertement féministe; des propositions pour une société laïque, ouverte au dialogue et tolérante, sans rôles imposés par les hiérarchies cléricales.

Louise Michel est née le 29 mai 1830 dans le château de Vroncourt-la -côte, un tout petit village dans la Haute Marne, dans une famille de la petite noblesse terrienne. A ses vingt ans, dans une lettre ouverte à Victor Hugo, elle se confie avec beaucoup de maturité, sur sa propre naissance illégitime. En effet, sa mère, Marianne Michel, l'aurait eue avec Laurent Demahis, fils du chatelain chez qui elle travaille. Elle est élevée par ses grands-parents paternels de qui elle hérite une empreinte indélébile de l'esprit libéral des lumières à travers Voltaire et Rousseau, malgré les croyances traditionnalistes et catholiques de sa mère et de sa tante.

A la mort de ses grands-parents, en 1851, elle poursuit ses études à Chaumont où elle obtient le diplôme d'institutrice, le plus haut niveau d'éducation permis à une femme, à qui l'enseignement universitaire était interdit. Pour pouvoir enseigner dans les écoles publiques avec son diplôme d'institutrice, elle aurait dû prêter serment devant l'empereur Napoléon III ; ne voulant pas reconnaître son autorité, elle décide d'ouvrir une école privée à Audeloncourt, en y enseignant pendant un an. En 1854 elle ouvre une autre école à Clefmont. A Chaumont elle commence à écrire pour un journal local sur des sujets d'histoire ancienne qui font allusion à la situation politique contemporaine, fuyant ainsi la censure du régime.

En 1856 elle quitte la province de la Haute Marne pour s'établir à Paris et enseigner dans le pensionnat de Madame Voillier. En 1865 elle ouvre une école rue Houdon et, en 1868, une autre dans la rue Oudot. Son activité d'enseignante est très appréciée aussi bien des élèves que de leurs parents devenant ainsi un vrai laboratoire d'idées et de projets pour une didactique laïque et libérale, sans distinction de classe et de sexe. Elle cultive des études littéraires, en érigeant en maître Victor Hugo, avec qui elle a entretenu une correspondance sincère dès 1850 en lui envoyant ses propres poésies. Le maître va lui dédier la poésie Viro Major (plus grand qu'un homme), après son procès en 1871. Elle signe également avec le pseudonyme Enjolras, se référant au personnage républicain des Misérables de Hugo.

En 1861 grâce au financement de sa mère, elle publie un premier recueil de vers, *Lueurs dans l'ombre. Plus d'idiots. Plus de fous.* L'année suivante elle s'inscrit à « l'Union des poètes » et commence à fréquenter les révolutionnaires républicains. En 1869 elle devient secrétaire de la « Société démocratique de moralisation », association qui s'occupe des conditions des prostituées, pour donner dignité et travail aux femmes. Elle se rapproche également du mouvement socialiste républicain d'Auguste Blanqui. L'année suivante elle est élue présidente du Comité de Surveillance des citoyens du XVIII^e arrondissement de Paris, où Théophile Ferré est actif. Le comité basé à Montmartre, engage tous ses efforts pour soutenir les plus nécessiteux.

Pendant la guerre franco-prussienne, en 1871 la Commune de Paris prend naissance, l'une des plus importantes et radicales expériences de subversion de l'ordre politique, social et culturel. La Commune est destinée dans son propre échec dramatique à devenir un exemple et un symbole de la lutte de classe du prolétariat contre le pouvoir de la bourgeoisie. Louise Michel en devient une protagoniste tout comme le peuple d'insurgés : plus de trente-six-mille communards, toutes catégories sociales confondues, dont la plupart sont d'extraction populaire, des analphabètes ou des semi-analphabètes. Elle collabore avec des journaux qui soutiennent la révolution et participe en mars à l'incendie de l'Hôtel de Ville. Elle se bat à Montmartre, à Clamart, à Issy les Moulineaux où elle est blessée, puis encore à Neuilly et à Clignancourt. Au mois de mai, alors que la répression de la Commune vaincue par les versaillais fait rage, elle se rend pour remplacer sa mère, qui avait été prise en otage à sa place : elle affrontera avec fierté et de façon imperturbable le procès, sans vouloir se défendre, retournant au contraire l'accusation puis en la ridiculisant. Elle est condamnée à la déportation à vie en Nouvelle Calédonie. Elle y sera incarcérée pendant vingt ans, d'abord dans le camp de concentration de Satory, où elle assiste à l'exécution par fusillade de nombreux communards, dont le bien aimé Théophile Ferré, puis dans l'abbaye d'Auberive. En août 1873 elle s'embarque sur le *Virginie*, avec Henri Rochefort et Nathalie Lemel. Lors des quatre mois de voyage pour la Nouvelle Calédonie, elle devient anarchiste. Dans la colonie pénitentiaire, elle refuse d'avoir un traitement préférentiel par rapport aux hommes. Ici elle passe sept ans en créant le journal « *Petites Affiches de la Nouvelle-Calédonie* », en écrivant des textes de zoologie et botanique pour l'institut de botanique française, ainsi que des poèmes et des narrations des documentations sur la vie des indigènes canaques. Elle apprend leur propre langue, leur culture et elle enseigne aussi. Contrairement aux autres déportés, elle affirme sa solidarité à leur égard lors de l'insurrection de 1878 contre les colonialistes français. En 1879 elle est autorisée à muter dans la capitale de l'île, à Nouméa, pour enseigner aux enfants des déportés et dans une école de filles. L'année suivante, après l'amnistie, elle rentre en France pour s'occuper de sa mère en fin de vie.

Elle reprend son militantisme politique à travers l'écriture et une tournée de conférences, en soutenant le mouvement anarchiste. En 1882 elle participe au Congrès londonien de l'Internationale anarchiste préférant la thèse de l'action syndicale comme force de pénétration dans la culture du peuple, plus efficace et durable que l'action directe et isolée. En 1882 elle publie *La Misère*, le premier d'une série de romans sociaux. En 1883 elle est arrêtée à Paris avec Emile Pouget, pour avoir organisé une manifestation de protestation de chômeurs. Condamnée à six ans de prison en 1886, elle est graciée, sans l'avoir demandé. La même année elle revient en prison, condamnée à cause d'un discours prononcé en faveur des mineurs de Decazeville, au cours d'une manifestation tenue avec Jules Guesde et Paul Lafargue ; elle confie son propre parcours existentiel et politique dans un volume de *Mémoires*, publié en 1886.

En 1886, au Havre, le jeune catholique Pierre Lucas lui tire deux coups de feu à la fin d'un de ses discours. Blessée, elle ne porte pas plainte contre le garçon, mais elle soutient au contraire sa libération. En 1890,

arrêtée à nouveau lors d'une manifestation à Vienne, elle refuse la liberté provisoire pour partager jusqu'au bout le même sort que ses compagnons toujours en prison. A cause de son intraitable tempérament colérique, on lui propose un internement dans un hôpital psychiatrique ; elle est accusée d'avoir des hallucinations et des états de violence irrépressibles, de confusion et de désordre qui font présumer une démence sénile précoce. Le professeur Fauré de l'hôpital de Vienne où Louise Michel est hospitalisée, signe le rapport ; d'autres certificats médicaux le confirment. Le Ministère de l'Intérieur préfère ne pas alimenter davantage de rumeurs et décrète sa libération.

Elle quitte la France et déménage à Londres pour organiser une école anarchiste. Elle revient à Paris en 1895, accueillie par une grande manifestation à la gare Saint-Lazare. La même année elle fonde avec Sébastien Fauré le journal « Le Libertaire ». En 1896 elle est à nouveau à Londres, où elle participe au Congrès de l'Internationale Socialiste qui sanctionne la séparation définitive entre socialistes et anarchistes. Pendant quelques années elle se déplace très souvent en France, en Angleterre, jusqu'en Algérie, pour tenir de nombreuses conférences. En 1898 elle publie *La Commune*, pour en reconstituer l'expérience à partir des documents et de son témoignage direct.

Elle meurt à Marseille le 9 janvier 1905, après une ultime conférence. Ses obsèques, sans aucune cérémonie religieuse, ont lieu le 25 janvier à Paris avec une grande participation d'ouvriers et de camarades de luttes venant de partout en Europe. Selon ses souhaits, elle est enterrée dans le cimetière de Levallois-Perret, à côté de sa mère.

Pour lire et étudier Louise Michel

Depuis 1999 les Presses Universitaires de Lyon publient une édition des Œuvres de Louise MICHEL, texte établi et commencé par Xavière Gauthier, aujourd'hui dirigée par Sarah Al-Mathery ; les volumes jusqu'ici parus : *Histoire de ma vie*, seconde et troisième partie, texte établi par Xavière Gauthier, 2000 ; « *Le Livre du bain* » précédé de « *Lueurs dans l'ombre, plus d'idiots, plus de fous* » et du « *Livre d'Hermann* » texte établi et présenté par Véronique Fau-Vincenti, 2001 ; *Légendes et chansons de gestes canaques*, texte établi et présenté par Xavière Gauthier et Daniel Armogathe, 2006.

Du volume *La Commune* (Paris, Stock, 1898) une édition anastatique du même éditeur a été publiée en 1971 ; une traduction italienne importante (*La Comune*, Milano, Casa editrice sociale, 1922) avec une préface de Pietro GORI, aujourd'hui disponible sur www.liberliber.it. Un grand recueil de poèmes édité par Daniel Armogathe et Marion Piper dans *Louise Michel, A travers la vie et la mort*, Paris, François Maspero, 1982.

La correspondance générale de Louise MICHEL, *Je vous écris de ma nuit. Correspondances générale 1850-1904*, édition établie par Xavière Gauthier et publiée en 1999, Les Editions de Paris, dont la deuxième édition de 2005 y est augmentée.

Parmi les études biographiques, les œuvres de références sont :

Edith Thomas, *Louise Michel, la Velléda de l'anarchie*, Paris, Gallimard, 1971, et Xavière Gauthier, *l'insoumise. Biographie de Louise Michel*, Paris, Manya, 1990, nouvelle édition portant le titre *La Vierge rouge* chez Les Editions de Paris, 1999.

Parmi les études critiques : Paul Lejeune, *Louise Michel, l'indomptable*, Paris, Editions des Femmes, 1978; Pierre Durand, *Louise Michel, la passion*, Paris, Messidor, 1987.



Louise Michel, Paris, photo de 1871